

« Bon, dit Chuck. Tu vois ça ? C'est là que j'ai eu l'idée du cricket. »

Nous avons atteint le quai 40, un ancien terminal de fret en briques sombres, massif et carré comme une boîte, qui avançait dans l'eau.

« Après les attaques, dit Chuck, c'est là que la SPA de New York a commencé le triage d'urgence pour les animaux, pratiquement dès le premier jour. »

Nous nous éloignâmes rapidement.

« Mon Dieu, quel spectacle... Chats, chiens, hamsters, lapins, cochons, lézards, ils étaient tous là. Des cacatoès. Des singes. J'ai vu un lémur avec une inflammation de la cornée. »

Chuck se porta volontaire et on lui confia la tâche de redonner un foyer à ces animaux.

« Ça a été une expérience merveilleuse, continua Chuck. Je me suis fait des amis, des gens de l'Idaho, du Wisconsin, du New Jersey, du New Hampshire, de la Caroline du Nord, d'Irlande, du Portugal, d'Afrique du Sud. Des gens qui n'habitaient pas l'État venaient pour un jour ou deux et finissaient par rester des semaines. Des touristes vétérinaires, et même de simples touristes, renonçaient à leurs vacances pour donner un coup de main. Et on ne s'occupait pas seulement des animaux. Juste là, il y avait un endroit où on s'occupait aussi des sauveteurs, on leur donnait de la nourriture et des vêtements : les gars travaillaient pendant des jours sans s'arrêter, leurs chaussures et leurs vestes étaient foutues. Je crois que pour beaucoup d'entre nous, conclut-il simplement, ce fut un des moments les plus heureux de notre vie. »

Je le croyais volontiers. La catastrophe avait insufflé en bien des gens – mais pas en moi – une forme d'exaltation. Depuis le début, par exemple, j'avais pensé qu'au-delà de toutes les larmes et de tout le malheur le départ de Rachel avait surtout été engendré par une certaine euphorie.

Nous passions maintenant devant ce grand gouffre, au cœur de la ville, éclairé comme un stade par la lueur pâle des projecteurs de chantier, et devant le fatal immeuble de la Deutsche Bank dans Liberty Street, qui, drapé de son filet noir, triste et poétique, attirait désespérément le regard.

« En tout cas, poursuivit Chuck, dans le bâtiment, il y a une grande cour avec deux terrains de football. Lorsque j'ai découvert que l'ensemble devait être complètement réhabilité, j'ai eu une idée. Pourquoi pas, je me suis dit, pourquoi pas... »

Il marqua une pause et réajusta sa casquette des Yankees.

« J'ai une question à te poser, dit-il.

– Vas-y, envoie!

– À ton avis, y a combien de Caribéens qui vivent dans l'agglomération de New York? Des anglophones, je veux dire, je ne parle pas des Haïtiens, ni des Dominicains et ce genre de fourbi. »

Je lui ai répondu que je n'en avais aucune idée.

« Dans ce cas, je vais t'éclairer, dit Chuck, tout en faisant un signe de la main au flic gelé qui gardait la sortie du Battery Tunnel. D'après le recensement de 2000, y en a cinq cent mille. Tu peux sans problème ajouter cinquante pour cent: on parle donc de sept cent cinquante mille, peut-être même un million, et ça ne fait qu'augmenter. On a eu soixante pour cent d'augmentation, rien que dans les années quatre-vingt-dix. Et, au passage, les Caribéens ont un meilleur profil socio-économique que les Hispaniques, et encore bien meilleur que les Afro-Américains. Mais c'est pas ça, le mieux. La population indienne – il donna alors un grand coup du plat de la main contre le volant – de New York City a augmenté de quatre-vingt-un pour cent durant les dix dernières

années. Les Pakistanais – un autre coup sur le volant – de cent cinquante pour cent, et ceux du Bangladesh, tiens-toi bien, de cinq cents pour cent. Dans le New Jersey, ils sont envahis par les gens d'Asie du Sud. Fort Lee, Jersey City, Hoboken, Secaucus, Hackensack, Englewood : les fêtes de *Navratri*, dans ces villes, peuvent attirer jusqu'à vingt mille personnes. C'est la même chose à New Brunswick, à Edison ou à Metuchen. C'est vrai, j'ai fait les recherches. J'ai tous les chiffres. Et si tu crois qu'ils viennent pour laver par terre ou pour conduire des taxis, tu te trompes. Ils viennent pour faire du pognon, du vrai – high-tech, industries pharmaceutiques, électronique, professions de santé. Il y a à peu près un demi-million de gens d'Asie du Sud, rien qu'à New York. Tu es déjà allé à la Newcomers School, à Astoria ? Les gosses, ils viennent tous du Pakistan. Et tu sais ce qu'ils font, pendant leur temps libre, ces gosses ? Ils jouent au cricket. Ils jouent sur le Dutch Kills Playground, du côté du district PS 112, ils jouent dans des terrains vagues, dans des cours d'école, partout dans le Queens et dans Brooklyn. Juste à un pâté de maisons de chez moi, dans le PS 139, tu peux voir des garçons et des filles avec des battes de cricket, même dans la neige. Si je t'y emmenais maintenant, je pourrais te montrer le guichet qu'ils ont dessiné sur le mur. Tu vois où je veux en venir, conclut-il en souriant.

– Tu veux faire construire un stade de cricket, dis-je, sans cacher mon amusement.

– Exactement, dit Chuck. Mais pas sur le quai 40. Ça, c'était ma première idée. Mais ce n'est absolument pas possible qu'ils laissent un groupe de Blacks s'emparer d'un terrain de première classe dans Manhattan. Je déteste le mot "stade", au passage », ajouta-t-il en prenant un air important.

Nous émergions de la lumière jaunâtre du Battery Tunnel, dont les vieux murs carrelés me font invariablement penser à un urinoir.

« Les stades, ça appelle les problèmes. T'as qu'à demander à Mike Bloomberg. Je veux plutôt parler d'une arène. Une arène pour les plus grandes équipes de cricket du monde. Douze matchs d'exhibition chaque été, vus par huit mille spectateurs à cinquante dollars par tête de pipe. Je veux parler pub, je veux aussi parler nourriture et boissons, douze mois sur douze dans un bar-restaurant. Il faudra un clubhouse. Deux mille membres à mille dollars par an, sans compter les frais d'adhésion. Tennis, squash, bowling, installations couvertes, un gymnase, une piscine, un bar : tout le monde y trouvera son bonheur. Mais au cœur de tout ça, le cricket. Le seul vrai club de cricket du pays. Le New York Cricket Club.

– C'est super », dis-je.

Chuck éclata de rire.

« Je sais à quoi tu penses : il a perdu la tête. Mais t'as pas encore entendu le meilleur. »

Il me regarda.

« T'es prêt ? Les droits télé mondiaux. Un match entre l'Inde et le Pakistan à New York ? Dans une arène super-moderne, avec la Liberty Tower en toile de fond ? T'imagines les panoramiques ? dit Chuck, presque furieux. Là, on pense à une audience télé et Internet de soixante-dix millions, rien qu'en Inde. Soixante-dix millions. T'as une idée de l'argent que ça va rapporter ? Coca-Cola, Nike, ils veulent tous attraper le marché de l'Asie du Sud. On a calculé qu'on retomberait sur nos pattes en trois ans, quatre maxi. Et après ça... »

Nous étions maintenant en hauteur sur le Gowanus Expressway ; il agita un bras vers la baie froide et claire, ainsi que vers la terre qui s'étendait au-delà. Les lumières commençaient à s'allumer dans Elizabeth et sur les hauteurs de Bayonne.

« C'est une idée incroyable, pas vrai ? Mais je suis convaincu que ça va marcher. Totalement convaincu. Tu sais ce que c'est, ma devise ?

– Je ne savais pas que les gens avaient encore des devises, dis-je.

– Penser fantastique, dit Chuck. Ma devise, c'est "Penser fantastique".»

Nous sommes entrés dans Belt Parkway et, pendant dix minutes, nous en avons suivi le demi-cercle, après Bensonhurst, Coney Island et Sheepshead Bay; la nuit tombait maintenant sur les Rockaways et un avion clignotant descendait au-dessus des marais lugubres de Jamaica Bay.

«Tu m'emmènes où? dis-je. Dans le Queens?»

– On y est presque», dit-il.

Nous avons obliqué vers le sud, pour gagner la section la plus au sud, quasi rurale, de Flatbush Avenue, là où la rue n'était plus bordée que d'arbres nus. Après sept à huit cents mètres, Chuck vira à gauche et entra par un large portail dans une rue privée bétonnée. Cela nous mena à un no man's land de broussailles et de buissons gelés. Un autre virage, sur la gauche, nous fit déboucher sur un immense vide blanc. La neige n'avait pas été retirée sur cette portion de la route et, comme un roulier, Chuck nous conduisit avec force coups de volant et cahots sur les trous durcis de ce vieux chemin. Un groupe d'immeubles désolés – des entrepôts, une tour – apparut alors sur la gauche. Le ciel, où tourbillonnait la neige fondue, avec des nuages de plus en plus noirs, était magnifié par cette steppe plate et vide qui s'étendait à l'est. Si une troupe de cavaliers mongols avait émergé au loin, je n'aurais pas été choqué.

«Mon Dieu! dis-je. Mais où sommes-nous?»

Chuck, les deux mains sur le volant, fit avancer la Cadillac d'un bond.

«Floyd Bennett Field, à Brooklyn», dit-il.

Au moment où il répondit, la tour prit un air familier. Cela avait jadis été un aéroport, me rendis-je alors compte. Nous étions sur une ancienne piste.

Chuck dépassa la tour de contrôle en briques, ainsi que deux hangars. Aucune trace de pneus, ici. Nous nous sommes arrêtés. Un vague champ de neige, seulement brisé par des rangées d'arbres nains, constituait les trois quarts du panorama. Nous sommes sortis dans le vent et dans un froid extraordinaire.

« On y est, dit Chuck. C'est là que ça se passera. »

Il fit un geste vers le vide qui s'étalait devant nous. Il était limité d'un côté par une vague poussée de broussailles et, brillant derrière une rangée d'arbres, par les traînées de lumières de Flatbush Avenue. Les trois autres côtés n'étaient bordés par rien. Je pensai à un polder hollandais, puis au Westland, cette région plate et pleine de serres, entre La Haye et Hoek van Holland où je jouais au football sur des terrains balayés par les vents contre des adolescents teigneux de Naaldwijk et de Poeldijk qui, pour une raison quelconque, jouaient systématiquement le hors-jeu. Il y avait là le village de Monster. Pendant six semaines, durant mon incarnation comme ado de dix-sept ans en mal d'argent, je suis allé en vélo à Monster à cinq heures du matin, pour travailler huit heures par jour dans une usine de palettes. Je ne sais pas pourquoi, mais je fus très étonné de repenser à lui, à ce garçon qui avançait sur son vélo le long des dunes sur le Monsterseweg.

« J'ai le terrain, j'ai le bail, j'ai les arrières », déclara Chuck.

J'eus droit au récit de l'acquisition du terrain à un autre moment, une histoire impliquant une cession de bail par le Service national des parcs dans les années quatre-vingt pour un projet sportif; l'échec à réaliser ce projet; et en 2002, une sous-cession du bail à Chuck, à un prix qu'il décrivit comme « minimal », dans le but d'utiliser le terrain pour le cricket. Chuck n'avait pas de permis pour installer une construction permanente sur le terrain. Mais il se disait que s'il construisait le premier vrai terrain de cricket de New York et qu'il installait des gradins démontables, les grandes équipes d'Inde et des Caraïbes feraient la queue pour venir jouer; et une fois cela lancé, sa demande auprès du service des parcs pour

avoir la permission de 1) transformer les hangars en clubhouse et en installations couvertes, 2) construire des tribunes pour huit mille spectateurs, cette demande aurait toutes les chances d'être acceptée; et une fois cela obtenu, les chaînes de télévision viendraient en masse; et une fois cela arrivé...

Mais tout cela fut pour une autre occasion. Ce jour-là, il me raconta une autre histoire.

Il avait tout d'abord pensé à appeler le terrain Corrigan Field. «D'après Douglas "Wrong Way" Corrigan», avait dit joyeusement Chuck. Corrigan, me narra Chuck, était un «aviateur légendaire» qui, en 1938, décolla de ce même terrain pour gagner l'Irlande à bord d'un avion qu'il avait lui-même construit. On lui avait strictement interdit cette traversée mais il y alla malgré tout, et il expliqua par la suite que, perdu à cause du brouillard et d'une mauvaise lecture de sa boussole, il avait cru par erreur se diriger vers la Californie.

«À son retour, ils lui ont fait la grande parade dans Broadway», dit Chuck.

Mais il décida, au bout du compte, de le nommer – «Devine. On était juste en train d'en parler» – Bald Eagle Field.

«Bald Eagle Field, c'est parfait, dit Chuck. Ça a de la gueule. Ça fait bien américain.»

Il ajouta, également, qu'il voulait rendre hommage aux aigles et aux autres oiseaux – colibris, hérons – qui vivaient habituellement dans la réserve naturelle située sur cet étrange terrain, rendre hommage aussi aux centaines d'espèces de migrateurs traversant les lieux avant de gagner l'Atlantique.

Soufflant des nuages de buée, il fut ému et resta un moment silencieux.

«Tu vois comme c'est plat, dit Chuck, en sortant une main de sa poche et en la balayant devant le champ de neige. La première chose que nous avons faite, durant l'été, c'est tout liquider au Roundup. On a apporté un scarificateur pour pouvoir virer toute

l'herbe jusqu'aux racines, et après on a retourné la terre et déposé une bonne couche de terreau. Encore après, on s'est occupé du relief – tu vois la pente, comme une soucoupe posée à l'envers? – et puis on a aéré, et on a semé. On a tout fini le premier septembre. Et puis on a commencé à s'installer.»

Inutile de le dire, j'avais du mal à partager sa vision de ce vide glacé. Je voulais regagner la Cadillac. Mais ce n'était pas terminé.

«Tiens, regarde par ici, dit Chuck en pointant du doigt. Tu vois les piquets?»

Des petits piquets de bois, au milieu du terrain, dessinaient un quadrilatère.

Sous la neige, me demanda-t-il de croire, se trouvait l'herbe la plus fine et la plus fragile connue du monde sportif: un carré de cricket.

«Tu installes vraiment une livrée de pelouse? demandai-je.

– La première et la plus belle du pays», dit Chuck.

Je ne le pris pas au sérieux, pas même une seconde.

«Ouaouh!» dis-je.

Le jour, cette traînée rose au-dessus de l'Amérique, avait presque disparu. J'avais les pieds gelés. Je tapotai le dos de mon ami.

«Bon, eh bien, bonne chance», dis-je, en pensant au long voyage en métro qui m'attendait pour regagner mon hôtel.